

KAZAK PRODUCTIONS
PRÉSENTE

NINA
MEURISSE

SOFIAN
KHAMMES

CE QUI NOUS MÈNE À TOI



VALOIS DU SCÉNARIO
FESTIVAL FFA
2026



VALOIS DES ÉTUDIANTS
FRANCOPHONES
FESTIVAL FFA
2026

UN FILM DE
KHALIL CHERTI



CE QUI NOUS MÈNE À TOI

NINA
MEURISSE

SOFIAN
KHAMMES

AVEC
MARIA DE MEDEIROS

YOUNÈS BOUCIF
ET JEANNE BALIBAR

UN FILM DE
KHALIL CHERTI

2026 / DOLBY 5.1 / FRANCE / 1H35

DISTRIBUTION
CONDOR DISTRIBUTION
Tél. : 01 53 75 17 07
presse@condor-films.fr

LE 11 NOVEMBRE AU CINÉMA

Matériel téléchargeable sur : <https://www.condor-films.fr/film/ce-qui-nous-mene-a-toi/>

RELATIONS PRESSE
Chloé Lorenzi et Tamara Hocine
Tél. : 01 42 77 00 16
info@maknpr.com



SYNOPSIS

Charlie et Hicham, la trentaine, s'aiment follement mais ne parviennent pas à avoir d'enfant : leur couple est confronté à l'infécondité. Ils entament alors un parcours d'Aide Médicale à la Procréation. Pendant trois ans, entre espoirs et déceptions, ils vont mettre leur amour et leurs corps à l'épreuve, vivre une odyssée qui va les bouleverser...

ENTRETIEN AVEC LE REALISATEUR, KHALIL CHERTI

Q : Ce qui nous mène à toi s'ouvre sur une scène de célébration. On ne sait pas exactement quand ni pourquoi elle a lieu, mais elle donne au film une impulsion lumineuse. La musique et la danse, au coeur de cette scène, semblent de manière plus générale incarner quelque chose de la complicité de ce couple, de son humour et de sa fantaisie.

J'aimais l'idée de faire sentir, dès les premières minutes, l'énergie de ce couple et ce qu'ils aiment partager. C'est aussi une manière d'entrer physiquement dans le film de plonger d'emblée les spectateurs dans une atmosphère joyeuse, énergique. Juste après, on bascule sur la première opération de Charlie, l'hystérosalpingographie. Pour ce couple, tout l'enjeu est là : comment protéger

ce qu'ils vivent ensemble - ces fêtes, ces surprises, ce petit trésor du quotidien - des épreuves et des peines liées à un processus médical ? C'est cette collision entre les deux premières scènes qui pose l'enjeu du film. Pour cette scène, nous avons choisi une musique de Gnawa Diffusion, dont les paroles sont en français et la mélodie orientale. C'est un groupe issu de la diversité, qui a su tisser un lien entre culture occidentale et culture orientale - un peu à l'image de l'univers dans lequel évoluent Hicham et Charlie. Je voulais montrer des personnages évidemment marqués par les épreuves qu'ils traversent, mais qui gardent, cette capacité à rire et à être inventifs. C'est un rapport vivant à l'existence. Rire ensemble, c'est une magnifique façon de s'aimer.



Q : Dans la première scène d'hôpital, où l'un des médecins se montre un peu revêché avec Charlie, tandis que la manipulatrice radio, elle, est beaucoup plus douce et explique de façon calme, presque pédagogique, le déroulé de l'intervention.

Beaucoup de femmes m'ont raconté que ce qui est impressionnant, lors d'une hystérosalpingographie, c'est le nombre de personnes autour, en mouvement et chaque personne, dans ce corps médical, a son propre objectif. Le médecin est très concentré, précis ; il enchaîne ce type d'intervention toute la journée et pose un cadre avant d'y procéder. La manipulatrice radio, elle, est la seule à garder un peu de recul sur ce qui est en train de se passer : elle accompagne naturellement la patiente, voit son visage, l'écoute, reste en empathie avec elle. Je voulais un équilibre dans cette représentation, sans pour autant remettre en question la pratique médicale elle-même. L'un des plans les plus importants du film, pour moi, est celui où l'on voit Charlie du point de vue de la lampe au-dessus d'elle, qui l'aveugle. Une amie m'avait raconté que l'une des choses qui l'avait le plus marquée durant l'intervention, c'était d'entendre des gens sans les voir. On a essayé de travailler un design sonore très précis pour rendre compte de cette expérience. C'est un peu comme chez le dentiste, quand on entend la fraise ou une dent qui craque : on ne sait pas très bien ce qu'on est en train de nous faire, mais les bruits, eux, sont impressionnants.

Q : Pourquoi avez-vous eu l'envie de raconter spécifiquement cette histoire-là ?

Quand j'ai commencé à écrire cette histoire, elle ne me concernait pas directement à titre personnel. En revanche, j'ai toujours eu envie d'avoir un enfant et j'avais beaucoup d'amis, filles et garçons, qui ont suivi des PMA. Petit à petit, je découvrais les différentes strates d'épreuves qu'ils avaient dû traverser. La PMA est quelque chose qui engage le corps, le désir, l'intime mais aussi les liens familiaux, les liens avec les proches ; c'est une expérience qui dure dans le temps. J'avais le sentiment que ces couples vivaient vraiment une épopée intime et physique comme si le Titanic représentait la PMA et l'iceberg l'attente de l'enfant. Un jour, j'étais en week-end pour l'anniversaire d'un ami très proche. Je me souviens exactement du moment où nous étions sur un petit pont du village où il venait de s'installer avec sa compagne. Je me suis tourné vers lui pour lui dire combien c'était beau mais soudain, pour la première fois depuis qu'on se connaît, je l'ai vu en larmes au téléphone. Il m'a juste demandé de ne rien dire aux autres. Quand on est rentré sa compagne et lui se sont discrètement absentés. Ça faisait 7 ans qu'ils « essayaient » comme on dit. Moi qui m'étais souvent dit que je ne raconterais jamais d'histoire d'amour au cinéma car tout avait déjà été raconté et filmé par tout un tas de grands réalisateurs, je crois bien que c'est ce jour-là que j'ai réalisé que ce qui me bouleversait le plus dans ces histoires, c'était l'aventure hors du commun que vivaient ces couples. Je voulais être dans l'épaisseur du couple, dans le vécu, lorsque que les couches de malentendus, de ressentis commencent à s'agréger. C'est un endroit où se jouent des choses très profondes. Il y a presque quelque chose de politique là dedans. C'est l'histoire de deux personnes qui doivent absolument se comprendre, se pardonner, mieux se connaître et se découvrir pour réussir à construire quelque chose qui les dépasse. On ne montre pas beaucoup ça au cinéma et d'ailleurs on montre souvent un seul personnage qui fait face à différentes épreuves. Ici, il s'agit de deux personnes dont les liens se transcendent à travers des épreuves communes. Il y a quelque chose d'universel dans la singularité de ce couple.





Q : La diversité et le mélange culturel dans le film se font ressentir, mais de façon très naturelle et spontanée. L'islam, par exemple, n'est jamais envisagé comme un obstacle ; c'est une donnée intégrée discrètement à la vie de ce couple.

J'avais envie de montrer un couple dans lequel la rencontre des cultures est déjà faite, établie, évidente. Je voulais nous plonger directement dans cette rencontre sans qu'elle constitue elle-même un enjeu. Il était pour moi tout à fait naturel que Charlie se sente bien dans une mosquée, que l'imam la connaisse. Ce sont des évidences, dans ma vie comme dans celle de beaucoup de mes amis et de mes proches. Une fois ces choix faits, je me doutais bien, et cela s'est confirmé, qu'on allait m'interroger là-dessus, me demander de justifier ces choix ou de donner au film une dimension de porte-parole. En réalité, j'espère surtout que les spectateurs trouveront ça naturel, que cette histoire les touchera intimement, émotionnellement, et qu'ils se sentiront bien dans ce mélange.

Q : Il y a aussi ce personnage de jeune imam moderne, incarné par Younes Boucif et qui joue, dans le film, le rôle d'ami et de confident auprès d'Hicham.

Je voulais filmer un islam du quotidien, celui de millions de gens. Il y a évidemment le dogme, les préceptes religieux, puis la façon dont chacun décide de les appliquer. Dans beaucoup de films, l'imam est montré à travers des prêches extrêmes, ou bien cantonné à des événements exceptionnels. J'aimerais faire une série sur un imam, un jour, pour montrer à quel point il gère les situations du quotidien. Il a une multiplicité de rôles : il n'est pas juste une autorité religieuse, il est aussi un intermédiaire, qui peut par exemple faire se rencontrer deux jeunes. Il peut être un confident. Je voulais incarner ce rapport amical, presque fraternel, dans le film ; c'est pour cela que j'ai choisi un imam qui connaissait déjà Hicham. C'est une facette qu'on voit peu à l'écran, et qui parle à énormément de gens. La mosquée est un lieu de prière, mais une fois à l'extérieur, on y discute de mille choses : des études, des enfants, du médecin qu'on est allé voir, du prochain match du PSG. Il se trouve qu'en France, en plus, il y a énormément de nouveaux imams : jeunes, présents sur YouTube, connectés aux enjeux quotidiens des gens. C'est une fonction à hauteur d'homme. Face à des comités de financement, je disais souvent que l'événement du film, c'est qu'il y aurait une mosquée, un imam, des musulmans, et qu'il n'allait rien se passer d'incroyable de ce côté-là ! Heureusement, beaucoup de gens étaient contents d'entendre ça et soutenaient cette idée. Je trouvais intéressant aussi de confronter l'islam à la PMA, car il y a encore un tabou là-dessus. Je me suis basé sur l'interprétation qui existe en France du Coran et de la position de l'islam sur cette question, et la réponse est très simple : à partir du moment où les gamètes proviennent du couple engagé dans la PMA, il n'y a pas de sujet. Je m'adresse donc à deux publics : aux non-musulmans, pour qu'ils voient le quotidien de ces gens ; et aux musulmans, pour leur dire d'arrêter de se prendre la tête avec ce sujet, puisque la question a été réglée en France.

Q : On sent le film inévitablement nourri par une expertise documentaire. Comment vous êtes-vous documenté ? Comment avez-vous abordé l'écriture avec votre co-scénariste Simon Serna ? Et pourquoi avoir choisi la fiction ?

J'ai lu beaucoup de livres sur le sujet, et j'ai aussi fait beaucoup d'entretiens avec des couples. Je voulais qu'ils témoignent à deux. J'ai ensuite écrit un séquencier, et c'est à ce moment-là que Simon est arrivé : cela faisait un an et demi, presque deux ans, que je travaillais sur le film. C'est avec lui que nous sommes entrés davantage dans la structure détaillée et les dialogues, en les faisant lire à des médecins, des gynécologues, pour être le plus juste possible, notamment dans les formulations. Une fois la version dialoguée terminée, nous avons refait des lectures avec des civils et des médecins - cette fois en leur posant une seule question, puisqu'il n'y avait plus de problème de vraisemblance ni de véracité, mais de justesse émotionnelle. La question était : à quel moment les réactions de tel ou tel personnage vous semblent-elles fausses ? On m'a beaucoup posé la question du documentaire et de la fiction. Pour moi, le documentaire nous permet de voir des gens vivre une expérience, la PMA ou autre chose : on est touché, ému, par des gens qui sont en train de la traverser. La fiction, elle, nous permet de la vivre nous-mêmes, à travers eux - de nous mettre à une autre place. Avec la fiction, j'ai l'impression qu'on se glisse encore davantage dans la peau de Charlie quand elle entre dans une salle d'opération, ou dans celle d'Hicham face à son impuissance. Si j'ai choisi la fiction, c'est précisément pour ça : que l'on soit passé ou non par une PMA, je voulais qu'on puisse ressentir ce que vivaient ces personnages.

Q : La justesse du film repose beaucoup sur l'alchimie et la complicité qui circulent entre Nina Meurisse et Sofian Khammes. Comment s'est déroulé le casting, et comment avez-vous travaillé ensemble ?

Je voulais deux comédiens capables de jouer avec la même sincérité des situations tragiques et des situations plus fantaisistes, des comédiens qui puissent nous faire rire et nous émouvoir. Nina et Sofian ont cette palette de jeu, cette vraisemblance, cette authenticité ; ce sont aussi deux grands travailleurs, à la fois artistes et artisans. Avec mon producteur Amaury Ovisé, nous savions qu'il nous fallait des comédiens déjà installés dans le long métrage pour pouvoir financer le film. Ma seule exigence était qu'ils acceptent de répéter - ça fait déjà un peu le tri. Sofian était mon premier choix. Pour Nina, ma seule hésitation venait du fait que j'en avais beaucoup vu récemment dans des rôles dramatiques. Je voulais lui poser la question en la rencontrant, mais je n'en ai pas eu le temps : en dix minutes, à travers trois anecdotes, elle m'avait déjà tellement fait rire qu'elle y avait répondu sans le savoir. Nina a vingt-cinq ans de carrière et travaille énormément en amont ; Sofian vient du conservatoire, connaît les planches et le travail de répétition. Nous avons pu commencer à travailler vraiment en amont du tournage. Puis une fois les financements obtenus, j'ai troqué une journée de tournage contre une semaine dans les décors avec les comédiens : trois jours dans la maison de Charlie et Hicham, à imaginer les scènes d'ambiance et les déplacements, Je ne m'adressais d'ailleurs jamais aux comédiens, mais aux personnages : je demandais à Nina si je pouvais parler à Charlie et je faisais de même avec Sofian et Hicham.





Q : Charlie et Hicham travaillent tous les deux dans des métiers liés à l'écoute et à la parole. Ce sont, quelque part, des personnages qui exercent eux aussi, comme le corps médical, des métiers du care. Pourquoi était-ce important pour vous ?

Je tenais à montrer un couple capable de se parler, de rire ensemble, d'écouter, alors même qu'il est profondément mis à l'épreuve. Je voulais montrer à quel point cette aventure les touche en profondeur, jusqu'à les placer parfois dans des désaccords impossibles à résoudre. C'est ce qui est le plus dur - et c'est précisément ce qui exige, de la part de ce couple, des ressources et une forme de transcendance. Sortir grandi d'une telle épreuve ne passe pas forcément par un accord, mais par la capacité à comprendre, à encaisser, à accepter qu'à un moment donné, le lien qui les unissait ne pouvait rester intact. Je voulais créer ce paradoxe : Charlie et Hicham sont, par leur métier, des professionnels de la parole et de l'écoute - volubiles, généreux en mots, capables d'entendre l'autre. Rien, chez eux, ne devrait donc les empêcher de se parler. Et pourtant, cette aisance-là va être mise à l'épreuve par ce qu'ils traversent.

Q : Malgré tout, alors même qu'on pourrait qualifier Hicham d'homme déconstruit, c'est Charlie qui prend davantage en charge la parole du couple - c'est très visible dans la première scène chez la psy. Le film n'évacue pas pour autant toute une dimension liée à un certain héritage masculin, où la parole paraît moins aisée.

Bien sûr, Hicham a lui aussi une parole de l'évitement : il fait des blagues quand il est gêné, et selon les situations, il s'exprime plus ou moins facilement. Face à la psy, il envoie effectivement un peu Charlie au front au début. Mais, mine de rien, à la fin de la scène, il finit par s'exprimer. Je ne voulais surtout pas verser dans la caricature du mutisme masculin, céder à la facilité d'un personnage mutique, sourcils froncés, qui réduirait le film à une seule question : quand va-t-il enfin réussir à s'exprimer ? Cela dit, je suis tout à fait d'accord : il y a des endroits où il n'est pas à l'aise. C'est pourtant aussi un homme actif, qui cherche, qui s'investit. Et quand il commence à se poser des questions sur ce qu'il appelle « sa thèse », sur l'idée qu'il serait peut-être lui-même à l'origine du problème, et que Charlie l'interroge là-dessus, il ne met certes pas tout sur la table mais il n'est pas non plus handicapé de la parole.



Q : La découverte de cette thèse ainsi que la partie très intime de l'histoire d'Hicham semblent permettre au film de s'ouvrir et de faire entendre des histoires d'hommes, ici des ouvriers maghrébins, sur des sujets intimes. Ce sont des récits dont on a peu l'habitude.

Totalement, et j'aurais voulu approfondir davantage cet aspect. Il y a plus de dix ans, j'ai découvert le livre de Tahar Ben Jelloun, *La Plus Haute des solitudes*, un recueil d'entretiens que l'auteur, alors clinicien, avait mené à la fin des années 1970 auprès de travailleurs immigrés maghrébins qu'il recevait. Parce qu'il était lui-même maghrébin, ces hommes acceptaient de venir le voir, de lui parler. Ben Jelloun leur proposait des consultations et un suivi médical gratuits, à condition qu'ils l'autorisent à transcrire leurs échanges. Ces paroles m'avaient profondément ému et remué, car elles venaient combler une absence béante dans la vie de nombreux enfants d'immigrés : la place de l'intime dans la relation au père. C'était la première fois que j'entendais une parole intime, affective, sexuelle, venant de travailleurs immigrés maghrébins - un véritable événement. Quand j'ai commencé à imaginer le parcours d'Hicham, je savais qu'il devrait

être ébranlé par ces paroles et cet héritage qui révèle chez lui un sentiment d'impuissance non pas sexuelle, mais affective et symbolique. Un sentiment dans lequel je me suis moi-même beaucoup reconnu. Dans *Ce qui nous mène à toi*, ce que j'essaie de suggérer, c'est comment on passe d'une situation a priori politique et géopolitique - celle de l'exil des travailleurs immigrés et de leurs difficultés - à quelque chose d'intime. Car si l'on hérite un peu d'une situation politique, on hérite, je crois, énormément d'une situation intime. La trajectoire d'Hicham m'était vitale : elle me permettait à la fois de représenter un sentiment partagé par énormément de gens - la difficulté, pour un homme, à trouver sa place dans une démarche de PMA, ce sentiment d'impuissance - et d'aller plus loin, en traçant un lien entre la génération d'hier et celle d'aujourd'hui. Dans le film, une clinicienne dit qu'on ne s'imaginer pas le nombre de couples qui découvrent qu'ils se sont rencontrés, inconsciemment, pour ne pas y arriver. Ce qu'elle veut dire, c'est qu'il existe parfois des verrous inconscients : le corps refuse d'accepter de procréer tant que certaines choses ne sont pas réglées.

Q : Le film renouvelle plusieurs imaginaires dont nous venons de parler, mais aussi et surtout celui de la parentalité : celle-ci existe, elle est bel et bien là, sans que l'enfant n'apparaisse encore. Le titre du film va d'ailleurs dans ce sens, en renversant l'évidence qui voudrait que l'enfant vienne naturellement aux parents.

Totalement. Si je devais résumer cette idée en une phrase, je dirais que dans ce film, la situation de ce couple, l'attente de l'enfant, enfantement de nouveaux liens - parfois plus forts, parfois moins. C'est ce qui me passionne et me bouleverse dans la trajectoire de ces couples. Dans le cas d'Hicham, sa parentalité en devenir crée des liens avec son père, avec ses origines maghrébines. Pour Charlie, elle en crée un avec son propre désir d'enfant. Et enfin, cette parentalité enfante un lien avec cet enfant qu'ils n'ont pas encore eu, et qu'ils n'auront peut-être jamais. C'est ce que je voulais faire ressentir dans ce film : quoi qu'il arrive, cela valait la peine d'être vécu. Je crois que c'est aussi pour cela que le film a une vertu réparatrice.

Q : L'autre vertu réparatrice du film est peut-être aussi celle-ci : faire de la parentalité non pas simplement une question de maternité, une préoccupation essentiellement féminine mais une question qui engage aussi l'homme.

Oui, et c'est terrible, mais encore aujourd'hui, on assigne bel et bien l'enfantement à la femme. Une amie très proche m'avait prévenu : « Si jamais je te vois faire un film où seule la femme est personnage principal, je t'attaque à la carotide ! Ça suffit de raconter que faire un enfant, c'est l'histoire de la femme. » Au-delà de la parentalité, je voulais surtout faire un film sur une relation très particulière. Le couple est en soi quelque chose d'assez étrange : c'est un engagement mutuel. Le vrai personnage principal de mon film, c'est cette relation elle-même.

Q : Au générique du film figure le logo du label écoprod. De quoi s'agit-il ?

C'est une chose à laquelle je tiens beaucoup. Nous avons produit et réalisé ce film non seulement en respectant le label écoprod, mais nous venons même d'obtenir les 3 étoiles de ce label (c'est le maximum) ce qui est assez rare. Réussir à faire des films en respectant autant que possible cette pauvre planète qui nous accueille, c'est quelque chose qui n'est pas du tout anecdotique pour moi et pour l'équipe.





ENTRETIEN AVEC NINA MEURISSE & SOFIAN KHAMMES

Q : Quelles ont été vos premières impressions à la lecture du scénario ?

S.K : Quand j'ai découvert le scénario à chaque page je me disais « c'est bien, c'est vraiment bien », je ne cessais de me le répéter. J'ai été très sensible à la dynamique de ce couple. Je trouve que c'est rare d'avoir deux rôles principaux aussi beaux. Ils traversent ensemble cette épreuve - le désir d'avoir un enfant, la PMA, la FIV - mais chacun à sa manière. Il y a beaucoup d'altérité dans ces personnages, dans ces rôles. Ce qui nous mène à toi ressemble parfaitement à Khalil, qui est quelqu'un qui fait attention aux autres, qui respecte leur intelligence, qui est dans la bienveillance et dans l'écoute.

N.M : J'ai beaucoup d'amis qui sont passés par un parcours de PMA. Je me suis toujours sentie assez démunie et triste face à eux. Je ne savais pas comment les accompagner, comment leur parler. Ce film est le plus beau cadeau que je puisse leur faire. Ce qui nous mène à toi dit, ô combien, ce parcours est héroïque.

Q : Le film renouvelle plusieurs imaginaires : sur la masculinité, la parentalité et la religion également qui n'est jamais traitée comme un enjeu. Comment avez-vous accueilli ce regard ?

N.M : J'ai beaucoup aimé que le scénario soit politique, mais en filigrane, c'est-à-dire sans que ce soit son enjeu premier. Les représentations sont acquises dans le film : il se trouve qu'il s'agit d'un couple mixte, mais la question ne se pose pas. De même qu'elle ne se pose pas quand on parle de l'impuissance d'un homme, ce n'est pas un problème. De même pour le personnage féminin : c'est une femme qui souffre, et qui se bat pour que la vie soit là partout et elle a face à elle un homme qui essaie de la comprendre. Le film donne à voir une image déconstruite du couple.

S.K : Dans *Ce qui nous mène à toi*, Hicham attend avec Charlie. Il met des mots, il parle. Il y a quelque chose de profondément asymétrique dans la PMA, dans la mesure où cela passe par le corps de la femme, par des piqûres, des médicaments, des marques. Hicham essaie de trouver de l'humour, d'arrondir les angles, d'être patient, d'être là. Mais à ce niveau-là, il est impuissant. Il aimerait bien prendre la part de Charlie, mais c'est impossible. Je trouve Khalil très malin d'avoir représenté un Français d'origine maghrébine sans que ce soit un sujet en soi. Hicham a la foi, il croit en Dieu, mais cela ne le détermine pas, comme cela ne détermine pas le sujet du film.

Q : Comment avez-vous préparé ce rôle ? Avez-vous eu besoin, au préalable, de vous documenter abondamment sur le sujet ?

S.K : Au début, je me suis beaucoup documenté sur la médecine, sur les termes à employer. Puis j'ai eu un peu peur de l'effet thèse sur le sujet. Je m'en suis donc éloigné, en sachant que tous ces termes très spécifiques allaient revenir vers moi naturellement puisqu'on allait parler à des professionnels. Je me suis plus concentré sur l'interprétation. C'est vrai que j'ai toujours besoin d'un ancrage concret pour m'identifier au personnage, mais parfois il ne faut pas aller chercher plus loin sinon cela t'abîme.

N.M : Pour Ce qui nous mène à toi, j'ai interrogé beaucoup de gens qui avaient vécu ce parcours, notamment une amie de Khalil qui m'a été d'une grande aide. Je me suis aussi rendu compte que ce film m'avait permis, par exemple, de poser des questions à une amie que je n'avais jamais osé lui poser, et qu'elle était très touchée d'y répondre. Je n'avais jamais réalisé qu'elle traversait toutes

ces choses et qu'à force d'hospitalisations, de sondes, d'intrusions dans le corps, cela devenait presque routinier, banal. Je ne m'étais pas rendu compte à quel point tout cela est intrusif, et à quel point beaucoup de choses changent à ce moment-là, notamment à cause de la prise d'hormones. Et puis les gens passent leur temps à vous dire : « ça va arriver », alors que ce sont parfois des parcours qui mettent sept ou neuf ans à se réaliser. Cela peut aussi couper des liens d'amitié. Ce que j'aime beaucoup dans le film, c'est que Charlie et Hicham s'aiment tellement qu'ils ont envie de faire un enfant.



Q : On a le sentiment que la complicité de vos deux personnages passe aussi par un langage corporel, parfois burlesque. Il y a cette scène de danse qui ouvre le film. Le film repose énormément sur l'alchimie du couple que vous formez. Comment avez-vous appréhendé ce lien ?

S.K : Je me suis attaché à des sentiments très concrets. Ces personnages devaient absolument être incarnés, on ne pouvait pas tricher. Nina est une partenaire de jeu incroyable. Jouer des rôles aussi forts, aussi amoureux, qui traversent des choses tellement difficiles, oblige à être à l'écoute de l'autre, dans la bienveillance. Il y avait beaucoup de scènes intimes. Nous avons beaucoup discuté : quelles sont les attentes de l'autre ? Quelles sont ses limites ? Quelles sont ses possibilités ? C'est ce qui nous a beaucoup rapprochés avec Nina, parce que cela nous a obligés à prendre soin l'un de l'autre. Avec Khalil et Nina, nous avons beaucoup parlé des scènes de nu. Tout le monde autour de nous en a un peu assez de dévoiler essentiellement le corps des femmes. Pour moi, ce n'était pas un souci : s'il faut me déshabiller, je le fais. C'est aussi le jeu du partenaire qui te rend plus fort. Il te donne la réplique, il te donne du sens, et vous créez ensemble un espace-temps. C'est là que les choses peuvent jaillir. Il y avait également une coordinatrice d'intimité. Avant, je pensais que cela allait être inutile, et maintenant je me demande comment s'en passer. Cela permet de mettre des mots sur les choses, de considérer l'autre et son consentement. On pose ses limites. C'est beaucoup plus confortable quand l'autre est à l'aise.

N.M : Sofian est un acteur très instinctif, fort de propositions, d'improvisations, et c'est aussi un acteur qui sait très bien écouter et rebondir. Il me faisait sans cesse des propositions très surprenantes qui me permettaient de jouer des choses nouvelles. Il me poussait dans mes retranchements, et ça, c'est un vrai cadeau de partenaire. Aujourd'hui, les scènes d'intimité sont très cadrées, minutées, on a un nombre de prises limité, on sait exactement ce qu'on va faire, tout est précisément réglé. Ce que j'aime beaucoup aussi avec ces nouveaux corps de métier, c'est que ça pose beaucoup de questions sur la façon dont on représente les choses. Cela paraît évident pour beaucoup de gens qui ne font pas ce métier, mais ça ne l'est pas. J'avais aussi vraiment à cœur de représenter le fait que la sexualité ce n'est pas toujours de la pénétration, qu'il y a souvent de l'humour dans la sexualité, alors qu'elle est souvent représentée de manière intense, sacrée et que la jouissance est toujours présentée comme la finalité. Surtout, et c'est un point dont nous avons beaucoup parlé, quand l'enjeu de la pénétration devient aussi fort pour un couple qui fait une PMA, la sexualité s'explore autrement, c'est-à-dire : comment trouver du désir quand faire l'amour devient une obligation, à des heures et à des moments précis ? Comment faire en sorte que le désir existe encore ? Ce sont vraiment des questions que nous nous sommes posées : comment allons-nous représenter cela différemment ?





KHALIL CHERTI

Khalil Cherti est un auteur, metteur en scène et réalisateur franco-marocain né en 1976 à Strasbourg.

En 2009, il réalise et autoproduit son premier film, *La Grande Muraille de Qin*, sélectionné entre autres au festival international du court métrage de Clermont-Ferrand.

En 2014, son second moyen-métrage - *D'où que vienne la douleur*, produit par Kazak Productions – est sélectionné dans de nombreux festivals dont de nouveau le festival de Clermont Ferrand où il remporte une mention spéciale, et de nombreux prix.

Entre 2021 et 2024, il réalise trois courts-métrages : *T'embrasser sur le miel* – Prix Canal+ et Prix du Jeune Public au Cinemed – *Nul Homme n'est une île*, et *Je, d'un accident ou d'amour*.

En 2025, Wajdi Mouawad lui propose l'adaptation de *T'embrasser sur le miel* au Théâtre de la Colline en 2025.

Son premier long-métrage, *Ce qui nous mène à toi*, a remporté le Valois du Scénario et le Valois des Etudiants au Festival du Film Francophone d'Angoulême 2026.

LISTE ARTISTIQUE

Charlie	Nina Meurisse
Hicham	Sofian Khammes
Docteur Léonie	Maria De Medeiros
Eva	Jeanne Balibar
Ikram	Younès Boucif

LISTE TECHNIQUE

Réalisation	Khalil Cherti
Scénario	Khalil Cherti Simon Serna
Directeur de la photographie	Frida Marzouk AFC
Montage	Laurent Rouan Constance Alexandre
Décors	Anne-Sophie Delseries
Costumes	Tiphaine Pottier
Son	Charlotte Comte Cyprien Vidal Paul Fourure Sébastien Crueghe
Producteur	Amaury Ovisé
Producteurs associés	Jean-Christophe Reymond Jamel Debbouze Slievan Harkin
Société de production	Kazak Productions Kissfilms